

CHRISTIAN DARDANNE

LES SILENCES DE GILBERTE

Roman



Christian Dardanne

Les Silences de Gilberte

© Christian Dardanne, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1690-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

PREMIÈRE

Le mot FIN apparaît sur l'écran.

La salle reste plongée dans le noir. Les dernières images viennent de disparaître, emportées par le générique.

Mon film.

Mon premier long métrage.

Je reste assis au premier rang, incapable de me remémorer ce qui doit suivre. Depuis des mois, j'imaginais ce moment. Les applaudissements.

Un instant de calme.

Et soudain, quelqu'un commence à applaudir.

Une personne.

Puis deux.

Puis toute la salle.

Pas très longs. Pas tonitruants. Mais réels. Sincères.

Je respire enfin.

La lumière revient doucement, révélant les murs rouges de la salle et des visages tournés vers moi.

Je m'appelle Romain. J'ai vingt-cinq ans.

Et ce soir, je viens de livrer au public une histoire qui n'est pas tout à fait une fiction.

Au premier rang, ma mère essuie discrètement une larme. Elle tente de reprendre contenance, mais trop tard : une trace noire s'étire sur sa joue. Elle se lève et se dirige vers moi.

Je grimace intérieurement.

Je pourrais me passer de cette effusion, surtout devant mes anciens camarades de l'institut. Mais je la laisse faire. Elle me serre fort, comme si elle avait attendu ce moment depuis toujours.

— Je suis fière de toi, murmure-t-elle.

Je hoche la tête, incapable de répondre.

Un peu plus loin, ma sœur Léa me sourit. Elle, au moins, reste à sa place.

Et puis il y a mon père.

Frédéric.

Assis un peu en retrait, quelques rangées derrière, il me regarde sans vraiment me voir. Quand nos yeux se croisent, il lève brièvement le pouce droit.

Je sais déjà qu'il ne me dira rien ce soir. Il m'appellera plus tard, comme toujours, pour commenter de loin, sans jamais s'engager.

Je m'avance vers le micro sur pied installé au bas de la scène.

Dans l'assistance, les murmures s'intensifient. Quelques journalistes venus en observateurs ont fait le déplacement. Des amis aussi. L'équipe du film. Et puis... d'autres visages.

Je prends une inspiration.

— Alors, Romain... d'où t'est venue l'idée de cette histoire que nous venons de voir ?

Joseph, un ami de promo, lance le débat. Nous avions convenu qu'il poserait la première question.

Je souris.

— De ma vie. Enfin... d'une partie de ma vie.

Quelques rires dans la salle.

— Ce film est inspiré en partie de mon histoire familiale. Ou plutôt... de ce que je croyais en connaître.

Je marque une pause.

— J'ai grandi en banlieue, avec ma mère et ma sœur. Mon père est parti quand j'étais encore adolescent. Du jour au lendemain.

— Du côté de ma mère, elle avait effacé toute sa famille. Elle avait coupé les ponts depuis longtemps. Quant à mon père... il disait avoir perdu tous ses proches pendant la guerre.

Je hausse les épaules et lève les bras en signe de fatalité.

— Alors, pendant des années, je n'ai pas cherché à comprendre. Je me suis

contenté de ces versions.

Je m'arrête un instant. Tous les regards sont fixés sur moi.

— Et puis, un jour, j'ai rencontré quelqu'un.

Un léger frisson me traverse.

— Une femme. Elle portait le même nom de famille que moi.

Dans la salle, quelques personnes sourient.

— Une simple coïncidence, au départ.

Je laisse le mystère s'installer.

— Et puis... tout a basculé.

Je m'éloigne légèrement du micro.

— Le reste... vous venez de le voir.

Les applaudissements reprennent, plus chaleureux.

Je remercie rapidement l'équipe, les acteurs, tous ceux qui m'ont aidé à réaliser le film *Destins*. Les mots sortent presque tout seuls, sans que j'aie à les chercher.

Le débat se prolonge. Les questions fusent. Certaines bienveillantes. D'autres, plus acides.

Comme ce journaliste aux lunettes épaisses qui tente de glisser une critique maladroite dans sa question. Il s'emmêle dans la phrase qu'il s'était préparée. La salle rit. Je lui réponds par une pirouette.

La tension retombe ; mon intervention s'achève dans la bonne humeur.

Nous quittons enfin la salle pour rejoindre un restaurant du quartier.

Le froid de l'hiver me saisit dès que je franchis la porte.

À l'intérieur du restaurant, l'ambiance est tout autre. Bruyante. Chaleureuse. Un couscous a été prévu pour tout le monde.

Je commence à me détendre.

— Alors, tu ne me présentes pas ?

La voix claque derrière moi.

Je ferme les yeux une seconde.

Georges.

— Je ne voulais pas t'exposer, dis-je doucement.

— M'exposer ? Tu as honte de moi ? Dis-le franchement.

Il hausse le ton. Quelques têtes se tournent.

— Respecte au moins la mémoire de Gilberte ! Je me suis occupé d'elle jusqu'au bout.

Je soupire en levant les yeux au ciel, ce qui ne fait rien pour le calmer.

Georges n'a jamais su se faire discret. Il vit dans son monde. Ces derniers mois, pourtant, sa présence n'a jamais fait défaut. Il a fait beaucoup pour elle.

Pour Gilberte.

Je baisse les yeux.

Cela fait un an et demi que toute notre histoire a commencé.

C'est elle qui m'a ouvert la porte.

Elle qui m'a tout raconté, phrase après phrase.

Elle qui m'a confié ce passé que personne ne voulait voir ressurgir.

Sans elle, ce film n'existerait pas.

Sans elle... je ne saurais toujours rien.

Je relève la tête.

Dans quelques jours, mon père et Georges se retrouveront chez le notaire.

Maître Lambert.

Rue de Douai.

Pour la lecture du testament.

Je ne le sais pas encore.

Mais l'histoire de Gilberte vient seulement d'entrer dans ma vie.

CHAPITRE 2

DE MA BANLIEUE À PARIS

Début juillet 1991.

J'ai toujours aimé cette période de l'année.

Les cours viennent de s'achever. Les journées comptent parmi les plus longues de l'année. L'air paraît plus léger. Même la ville semble respirer autrement.

Pendant quelques semaines, la frénésie du reste de l'année retombe.

Une trêve pour reprendre des forces avant l'effervescence de la rentrée automnale.

Avant le prochain saut dans le vide.

À vingt-cinq ans, on croit encore que le temps nous appartient pour l'éternité.

On avance sans regarder derrière soi, pour foncer plus vite vers l'infini de l'avenir.

On l'ignore, mais certaines histoires ont déjà commencé bien avant notre naissance.

À l'institut de cinéma, l'année s'est terminée en beauté.

Des notes et des appréciations largement au-dessus de mes attentes.

Ma mère a l'air presque plus heureuse que moi de ces résultats.

Hier soir, nous avons fêté la fin de ce cycle dans un bar de la place Saint-Michel avec plusieurs copains de promotion. Une de ces soirées où tout le monde parle trop fort, rit sans raison, fume plus que d'habitude et promet des films géniaux.

Ce matin, je le paie.

J'ai la bouche sèche.

Le crâne lourd.

L'impression que quelqu'un a versé des graviers et du sable dans ma tête pendant la nuit.

Je reste quelques secondes immobile devant le miroir de la salle de bains.

Les yeux rougis par une nuit trop courte et trop arrosée.

Je souris malgré moi.

— Bravo, le futur cinéaste...

Le mot me semble encore étrange.

Cinéaste.

Comme un métier qui concernerait quelqu'un d'autre.

Pourtant, il va bien falloir tourner un film, maintenant.

Mon premier long métrage.

Celui qui décidera peut-être de tout.

Depuis plusieurs mois, une idée me revient sans cesse.

Faire un film à partir de ma propre histoire.

Ou plutôt : à partir de ce que j'en ignore.

Car chez nous, il y a toujours eu des zones vides, ombragées.

Des réponses incomplètes.

Du côté de ma mère, presque plus personne.

Du côté de mon père... encore moins.

Comme si une partie entière de ma famille avait été effacée avant ma naissance.

Je lis beaucoup, même en sachant qu'il n'y a pas de réponse dans les livres.

Je dévore tout ce qui me tombe sous la main.

Depuis quelque temps, je me suis lancé un défi absurde : parcourir toute la bibliothèque municipale par ordre alphabétique.

En ce moment, je lis *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad.

Ce livre m'obsède.

Il réveille des images anciennes.

Le Burundi.

Le lac Tanganyika.

La lumière blanche sur les hauteurs de Bujumbura.

Nous formions encore une famille unie à cette époque-là :
mon père,
ma mère,
Léa,
et moi.

Des souvenirs flous.

Des morceaux d'enfance qui reviennent parfois à la surface sans prévenir.
Comme les fragments d'un film mal monté.

À la radio, ce matin, on parle encore de la Croatie.

Le conflit s'étend.

Cela me rappelle les cours d'histoire du lycée.

Sarajevo.

L'archiduc François-Ferdinand.

Les guerres qui commencent toujours par ce qui pourrait passer pour une
brouille, mais se révèle un détonateur fatal.

Je pense soudain à mes grands-parents paternels.

Morts pendant la guerre, d'après mon père.

Un bombardement. Ceux qui étaient restés en dehors de l'église sont tous
morts.

Je ne sais presque rien de plus. Sauf que, pour ceux qui se trouvaient à
l'intérieur de la nef, il n'y a eu aucun tué.

Chez nous, certaines questions finissent toujours par se dissoudre dans le
temps.

Je prends le train en début de matinée, comme des centaines de banlieusards.

Des passagers somnolent pendant que d'autres font des mots croisés ou lisent
le journal du jour.

Une femme lit un magazine de mode froissé.

Un enfant mange des chips en regardant défiler les immeubles gris.